

dans, qui ont à se plaindre de le leur prater le bon conseil de recourir à Celui-là seul qui peut apporter un remède efficace à leurs maux. Croyez-moi, M. l'éditeur, nous avons besoin de nous entendre comme de bons frères et nous ne gagnerons à nous décrier ainsi publiquement que de nous faire mépriser par ceux qui sentent couler dans leurs veines un sang étranger au nôtre. Ne méritons en aucune manière ce reproche : *Comment les Canadiens pourraient-ils s'accorder avec les Bretons, eux qui ne peuvent s'accorder entr'eux ?* Le public est las et fatigué de ces disputes ; maintenant on n'aime pas plus la guerre à coup de plumes qu'à coup d'épées, et tout le monde dit à Dieu avant de se mettre au lit : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

— Les Directeurs de l'Assomption nous prient d'avertir les parens des élèves de ne pas négliger d'amener leurs enfans au collège le jour précis de l'entrée des classes. Il en est de même pour toutes les maisons d'instruction. Un retard de quelques jours seulement, peut mettre un enfant en arrière pour toute l'année, sans compter que cela multiplie la tâche des maîtres qui sont obligés à l'entrée de chaque nouvel élève, de répéter les mêmes leçons, avec une grande perte de tems et beaucoup d'ennui pour ceux qui n'ont pas besoin de ces répétitions.

— Dans une communication de Rome au *Tablet*, il est dit qu'on doit regretter que le gouvernement anglais ne fasse pas reconnaître officiellement un ambassadeur par la cour de Rome. Sa Sainteté qui reconnaît un représentant du Sultan et un ministre de la cour de Berlin, n'hésitera pas à reconnaître un officier du cabinet de St. James. J'ai appris dit le correspondant, que le nouveau Pape, a déjà fait connaître son opinion là-dessus, et qu'une telle nomination lui serait tout à fait agréable.... non seulement notre position envers les catholiques d'Irlande et les catholiques romains du Canada serait améliorée ; mais la cause sacrée de la liberté constitutionnelle par tout l'univers en serait beaucoup avancée. Nous pouvons croire en effet que l'affaire des biens des Jésuites en Canada, plaidée à ce tribunal prendrait une autre couleur.

Nous demandons à nos lecteurs, la permission d'orner notre bulletin de ce jour de l'enrichir d'une bien belle histoire que nous fournit un sermon prêché par le dernier évêque de Cork en Irlande ; dans un Bulletin on donne ordinairement des faits ; l'histoire que nous allons raconter quoi qu'elle se soit passée il y a près d'un siècle ne pèche pas contre cette ordre, car elle découvre des circonstances inconnues jusques à présent, qui, par conséquent, n'étaient pas encore historiques.

Dans le dernier siècle donc, vivait près de Longford en Irlande une demoiselle protestante d'une fortune considérable. Les richesses ne l'avaient pas rendue esclave, elle était pieuse et charitable à sa manière. Elle était surtout sincèrement et constamment appliquée à chercher la vérité, et candide jusques au fond de son cœur, elle priait sans cesse le Seigneur, que s'il la destinait à entrer dans l'état du mariage, il daignât lui accorder un mari dont elle pût suivre la profession de foi avec le sens intime de son excellence.

Le Recteur anglican de sa paroisse, homme d'une candeur et d'une sincérité semblables, lui demanda sa main : elle crut la devoir accepter comme le don que, depuis si longtems, elle demandait à Dieu. Après quelques mois d'une heureuse union, M. Edgeworth, c'était le nom du ministre, suivit l'évêque anglican dans une visite épiscopale. Il y eut au retour un repas splendide dans le palais du prélat la conversation tomba sur nos miracles et comme l'on peut croire, on s'accordait à dire que ce n'étaient que sottises et futilités. L'Evêque qui jusque là n'avait fait qu'écouter, pressé de dire son sentiment, ne prétendit émettre aucun opinion, mais, voulut s'en tenir à rapporter un fait qui lui était arrivé à lui même.

Etant à Naples avec un jeune Seigneur anglais, disait l'Evêque, en substance, je fus curieux de voir la pompe d'une messe de minuit, le jour de Noël. Je n'ai pas besoin de vous décrire toute ce de splendide qui régnait par toute l'église ou nous allâmes, une des principales de cette grande cité.

Elle était illuminée de manière à effacer en quelque sorte le spectacle du soleil levant, et tout ce que la dévotion et le goût peuvent inventer était réuni pour former le plus beau coup d'œil qui se fût jamais offert à mes regards. Il ne m'arriva rien de remarquable jusqu'au moment où l'on sonna la cloche de l'élévation. Dans cet instant où toute la foule du peuple demeurait prosternée et adorait en silence, mon compagnon et moi, nous observions, debout tous les mouvemens du prêtre. Soudain, je vis des rayons de la lumière la

plus vive et la plus pure qui semblaient s'échapper par faisceaux de l'hostie au moment où le ministre la levait dans ses mains. Cette émission lumineuse était si puissante, que le grand nombre de torches distribuées par l'église, ne paraissaient rien en comparaison. Cette lumière extraordinaire disparut aussitôt que le prêtre eut baissé l'hostie, et l'église se découvrit encore à moi dans son premier état. Mais à l'élévation du calice, le même éclat m'environna, et il disparut encore : j'étais stupéfait, mon compagnon l'était aussi. Il ne pouvait y avoir aucune illusion d'optique, la foule ne témoignait aucune surprise, et seuls, sans aucun doute, nous avions aperçu ce phénomène. Nous cherchâmes hier à nous expliquer la double apparition de la lumière ; mais ni la manière dont les torches étaient placées sur l'autel et dans l'église, ni la position de l'hostie et du calice ne nous permirent aucune solution naturelle. Il n'y avait à portée aucune objet qui pût occasionner une réflexion de la lumière, outre que sa nature, son éclat étonnant, son brillant magnifique, et son émanation bien apparente du foyer même de ce petit objet qui paraissait si peu propre à la produire, ne permettait aucune idée de quelque illumination artificielle. Je ne dis pas messieurs, que cela fut un miracle, ajouta l'Evêque ; mais c'est un fait que je n'ai jamais pu m'expliquer. En disant ces mots, il se leva, salua silencieusement l'assemblée et se retira, dans ses appartemens.

M. Edgeworth, qui était présent, et qui ne pouvait douter du témoignage de son Evêque, conclut qu'il devait examiner la doctrine de l'Eucharistie. Ses recherches sur ce dogme le conduisirent à celles des autres, la candeur de son âme vainquit les préjugés de son éducation, et il se détermina à embrasser une religion vers laquelle sa raison le poussait déjà. Il s'agissait d'annoncer à son épouse sa détermination énergique : il se hasarda, et quelle ne fut pas sa surprise, lorsque madame Edgeworth répondit avec calme : " j'ai toujours prié Dieu de m'accorder pour époux un guide vers le ciel ; ce guide, vous l'étiez bien, car un Dieu infiniment bon aurait-il répondu à ma prière en me donnant un époux qui me proposât l'erreur ? "

Les lois pénales étaient alors en force en Irlande et les deux époux n'eussent pu y faire l'abjuration de leurs erreurs sans encourir la proscription. Ils partirent pour la France, et y vécurent dans la foi. Un enfant né en Irlande faisait la bénédiction de leur union, un fils qui, sous la Terreur, soutint Louis XVI sur l'échafaut, et prononça ces belles paroles qui semblaient devoir parer le fer des bourreaux : " Fils de St. Louis, montez au ciel. " Ce fils était l'héroïque et vénérable Abbé Essex Edgeworth de Firmont.

Tous ceux qui connaissent le nom de l'Abbé de Firmont ne savent peut-être pas ce qu'il devint après la mort de Louis XVI. Anglais d'origine, Irlandais par la naissance, et Français par adoption, l'Abbé de Firmont poussé par les abominables auteurs de la révolution, loin de sa patrie adoptive, où il était vicaire général de l'archevêque de Paris et confesseur de Madame, il s'attacha à la mauvaise fortune de Louis XVIII qui le fit son aumonier et l'envoya vers l'empereur porteur de la croix de l'ordre de St. Lazare. Il mourut en odeur de sainteté à Mittau, le 22 mai 1807, après avoir refusé une pension de M. Pitt. Son oraison funèbre fut prononcée à Londres dans la chapelle de Kirg's Street, le 29 juillet, en présence des princes de la famille proscrite.

— L'enquête sur le corps du défunt Léonard, tué aux courses, se poursuit ; il n'en est encore résulté rien de satisfaisant. Il y a eu encore des outrages commis dans le voisinage de l'Hôpital Général de Montréal samedi dernier. Un cultivateur irlandais du nom de Rush a reçu des coups de poignard dans le dos, et sa vie est en danger ; deux personnes ont été arrêtées pour cet attentat et mises sous caution.

P. S. — Nous venons de recevoir la *Gizette des Trois-Rivières*. Ce papier sur lequel nous n'avons eu que le tems de jeter un coup-d'œil, nous a paru bien rédigé et la partie typographique bien soignée ainsi que l'impression. Nous souhaitons bonne réussite au nouvel arrivé, et nous acceptons son échange avec plaisir.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière de l'Univers.

Rome, 20 juillet 1846.

Au moment où je fermais la lettre que je vous écrivais avant-hier 19, la ville s'illuminait. Les démonstrations de la veille avaient été si grandes, si pleines d'enthousiasme et de reconnaissance, qu'on ne pouvait pas imaginer que la population de Rome songât à prolonger ses manifestations. Mais ce